

# L'apparition de l'écriture dans le monde égéen à l'Age du Bronze

RENÉ TREUIL  
Université de Paris I

---

**RESUMO:** Este artigo tem por objetivo focalizar as etapas que levaram ao aparecimento da escrita, no mundo egeu, bem como discutir suas possíveis causas. O Neolítico presencia a passagem da marca simples, herdada do Paleolítico, ao verdadeiro signo, escrito sobre um tablete ou uma plaqueta, não tendo as *pintaderas* e as assim chamadas "pré-escritas" nada, provavelmente, a ver com esse fato. O Bronze Antigo, adotando o selo como instrumento de controle, associa o signo ao utensílio e, com as marcas de ceramista, utiliza o primeiro sistema de notação conhecido na região. Com o aparecimento do sistema palaciano, Creta amplia as utilizações precedentes e lhes acrescenta um segundo sistema de notação, representado pelas marcas de pedreiro; adota sobretudo, porém, a escrita hieroglífica, e, em seguida, a linear A para as necessidades da contabilidade palaciana e privada.

**PALAVRAS-CHAVE:** Egeu; Balkans; Creta; Neolítico; Idade do Bronze; *pintaderas*, plaquetas; signos; selos; pré-escrita; escrita; tabletas; marcas de ceramista; marcas de pedreiro; hieroglífica; linear A.

---

Qui dit écriture dit civilisation. Dans le monde proche-oriental et méditerranéen, l'apparition de l'écriture, liée au développement des villes et des Etats, caractérise, autant que la diffusion accrue des métaux, un stade que l'on peut appeler civilisation. Et à partir de ce moment, variable selon les régions (en Crète, c'est au milieu de l'Age du Bronze, vers 2000 av. J.-C., soit relativement tard, que l'écriture apparaît), l'existence et les fonctions – surtout économiques – des écritures sont relativement claires.

Ce qui les a précédées est, en revanche, beaucoup moins clair. D'un côté on s'attend, très logiquement, à ce qu'il y ait eu un processus très long et très complexe, marqué par toute une série d'étapes préparatoires. De l'autre on a beaucoup de mal à reconnaître et à identifier ces étapes avec certitude, car les documents archéologiques dont on dispose sont, par définition même, ambigus: l'un des objectifs des recherches futures devra être, précisément, de distinguer, mieux qu'on ne le fait aujourd'hui, ce qui relève de ce processus et ce qui n'a rien à voir avec lui.

Le texte qui suit n'a pas pour ambition d'apporter des faits nouveaux, mais plutôt de proposer une ligne de réflexion nouvelle concernant à la fois des faits bien connus et quelques découvertes récentes. Il vise en fait à intégrer dans une perspective unique l'ensemble des données actuellement disponibles. Ces données sont fournies par l'archéologie et remontent, pour certaines d'entre elles, aux périodes les plus anciennes.

## Le Paléolithique: les marques simples

Selon toute vraisemblance, mais sans que l'on en ait de preuves, c'est au Paléolithique, et plutôt au Paléolithique Supérieur et au Mésolithique, que remontent les premiers exemples de ce qu'on pourrait appeler des notations à valeur symbolique, c'est-à-dire des marques concrètes correspondant à des notions abstraites. Tout l'art figuré du Paléolithique, rappelons-le, a pu en effet être interprété comme la traduction d'un univers magique ou religieux (A. Leroi-Gourhan), ou encore comme celle d'un ensemble de pratiques chamaniques (J. Clottes). De la même façon, certains traits incisés sur des objets divers (plaquettes, galets, bâtons percés...) ont été interprétés comme des notations calendaires, ou encore des tableaux de chasse (A. Marshack). Ces dernières hypothèses ne rencontrent plus guère d'écho aujourd'hui, mais la vraisemblance demeure: l'homme moderne, à partir du Paléolithique Supérieur au moins, a très probablement su inscrire dans des marques concrètes un certain nombre des idées qu'il avait conçues.

Ce sont ces prémices qui, aux époques suivantes, vont conduire à des développements différents selon les régions et les civilisations. Le monde égéen, même s'il n'est pas le premier à s'engager dans cette voie, joue néanmoins ici un rôle autonome.

## Le Néolithique: les notations symboliques

A l'époque néolithique (env. 7000 – 3000 av. J.-C.), on connaît désormais, surtout dans les Balkans, mais pas seulement là, trois séries de documents qui sont souvent interprétées comme reflétant des pratiques de notation symbolique plus répandues et plus diverses, mais en même temps plus organisées, qu'au Paléolithique: ce sont ceux que l'on a appelés, un peu hâtivement, les "pintaderas" d'une part, les "pré-écritures" de l'autre, enfin les plaquettes et tablettes "inscrites".

Le terme de *pintaderas* – tampons à peinture corporelle – sert à désigner, par analogie avec des objets amérindiens puis par simple habitude, des objets qui ressemblent à des sceaux (fig. 1) et qui sont connus au Proche-Orient, en Anatolie, dans le Nord de l'Egée (jusqu'en Thessalie) et dans les Balkans; nombreux aux phases ancienne et moyenne du Néolithique, ils le sont beaucoup moins dans la phase finale. Façonnés le plus souvent en terre cuite, quelquefois en pierre, ils ont une forme variable et rarement géométrique: il s'agit souvent d'un simple bouton, vaguement hémisphérique et terminé par une base plane qui constitue la partie la plus large. Cette base peut elle-même être circulaire, oblongue, irrégulière ou presque carrée. Elle porte des motifs gravés très profondément en creux. Ces motifs, toujours géométriques, sont formés d'éléments de spirales ou de méandres, de zig-zags, etc., souvent organisés de façon rayonnante ou concentrique. Remarquable est le fait qu'ils ne sont jamais identiques à ceux du répertoire décoratif courant.

Il est à noter aussi que quelques-uns, à partir du Néolithique Récent, sont de vrais cylindres de terre cuite (fig. 2) – on en connaît des exemplaires à Sitagri, en Macédoine orientale – portant un motif géométrique continu, faiblement incisé. Ce dernier point a conduit à les rapprocher des sceaux proprement dits de l'Âge du Bronze. Mais il n'est pas certain que les cylindres appartiennent à la même catégorie que les boutons et, d'autre part, aucune empreinte n'a jamais été retrouvée, alors que ce sera le cas, nous allons le voir, pour l'Âge du Bronze.

D'où les autres hypothèses qui ont été proposées et qui considèrent toutes ces objets comme des tampons, faits soit pour appliquer des peintures corporelles ("pintaderas" proprement dites), soit pour décorer des peaux et des tissus, soit pour marquer le bétail, soit enfin pour décorer pains et gateaux... Rien ne permet de trancher entre ces interprétations, qui d'ailleurs sont assez proches l'une de l'autre, mais la profondeur de la gravure, au moins dans le cas des boutons, pourrait s'expliquer mieux dans le cas de la dernière que dans les autres.

Le problème dit des "*pré-écritures*" est assez différent. On connaît en effet dans les Balkans, en particulier dans le Nord-Ouest de la Bulgarie ("culture" de Krivodol) et surtout depuis une vingtaine d'années, certains motifs incisés — sur des pesons de fuseau, des disques de terre cuite et des vases de céramique — qui paraissent plus complexes, moins symétriques et, au fond, plus suggestifs que la grande masse des décors habituels. On a donc parfois proposé de les interpréter comme des groupes de signes symboliques, dont l'apparition serait liée à celle de la société de classes, et l'on a employé à leur propos des termes tels que "*pré-écritures*" ou "*proto-écritures*": toute une série d'articles a même tenté d'imposer cette idée sur le mode un peu facile de l'évidence. Il est vrai que des objets tels que les fameux "disques" de Karanovo (fig. 3) et de Dikili Tash (fig. 4), le vase de Gradeshnitsa (fig. 5), sans évoquer encore le disque de Phaistos, postérieur de deux millénaires, offrent un ensemble de motifs très complexes et apparemment différents des séries ordinaires. On a l'impression, en outre, que leur nombre va en augmentant avec la multiplication des fouilles et qu'il s'agit donc d'une réalité jusqu'ici quelque peu méconnue. Mais il n'y a, en fait, aucun argument précis pour y voir des notations symboliques: aucune récurrence de "signes" ne peut y être observée, aucun principe d'organisation n'y est décelable et la recherche s'avère rapidement décevante. Il vaut donc beaucoup mieux, pour le moment, considérer que la preuve n'est pas faite et s'en tenir à l'idée, plus banale, de décors simplement un peu complexes.

Avec les *plaquettes et les tablettes "inscrites"*, la question se pose en termes nouveaux, qui paraissent nettement plus prometteurs. On a tout d'abord trouvé en Thessalie quelques objets qui portent des marques analogues à celles du Paléolithique. Il s'agit de tablettes de terre cuite à peu près parallélépipédiques ou, plus rarement, oblongues et en forme de pain. Elles portent, incisés après la cuisson, des traits, parallèles ou perpendiculaires entre eux, et des séries de points (fig. 6). L'une de ces tablettes, trouvée à Sesklo, porte des marques sur ses quatre faces. Et ce cas est à coup sûr fort troublant. Mais pendant longtemps on ne connaissait guère de parallèles à ces trouvailles isolées. Les fameuses tablettes trouvées en 1961 à Tartaria (fig. 7), en Transylvanie roumaine, portent des signes auxquels on a attribué une origine sumérienne et que l'on a datés de la période Uruk-Warka III b, soit vers 2700 av. J.-C. Mais les conditions de leur découverte restent, aujourd'hui encore, incertaines: le fouilleur, N. Vlassa, les a trouvées dans une fosse "rituelle", qu'il a datée du début du Néolithique Récent, soit vers 5700 av. J.-C. (trois millénaires plus tôt !), mais beaucoup d'autres archéologues, choqués par la contradiction chronologique, ont fait observer que la fosse en question pourrait bien dater, en fait, du Bronze Ancien (III<sup>e</sup> millénaire).

Il n'est pas sûr, pourtant, que cette contradiction soit aussi évidente qu'ils l'ont cru. Deux découvertes toutes récentes viennent en effet de relancer le débat, en montrant que des niveaux néolithiques peuvent très bien livrer, sans la moindre ambiguïté stratigraphique, des plaquettes gravées portant ce qui semble bien être des signes. C'est ainsi que l'on a

trouvé récemment (1992-1997) à Dispilio, sur le lac de Kastoria (Macédoine occidentale), une plaquette en bois (fig. 8), qui s'est conservée grâce à l'humidité du milieu, et deux autres en terre cuite, qui portent une série de motifs incisés dont certains évoquent plus ou moins des marques de potier ou des signes syllabiques des époques postérieures. Plus frappant encore: à l'automne 1996, on a mis au jour à Jerf el Ahmar, sur l'Euphrate (Syrie), des pierres à rainures et des plaquettes gravées (fig. 9) qui proviennent sans conteste de niveaux PPNA (Pre-Pottery Neolithic, phase A), c'est-à-dire plus anciens que tous ceux dont on vient de parler (IX<sup>e</sup> millénaire av. J.-C.). Alors que jusque-là on n'avait jamais pu observer de récurrence de "signes" ni de principes d'organisation – seuls arguments précis pour identifier des notations symboliques –, voici que pour la première fois, et sur un exemple antérieur à tous les autres, on voit revenir plusieurs fois le même "signe" (dit serpentiforme) et se manifester des régularités de style et de composition. Sans doute vaut-il mieux, encore, considérer que la preuve n'est pas totalement faite, mais le moment ne paraît pas loin où l'on devra admettre l'existence, dans les civilisations néolithiques du Proche-Orient et des Balkans, de moyens de notation symbolique déjà fort élaborés. S'agit-il pour autant de signes – pictogrammes (scènes figurées ou symboles complexes représentant des concepts) ou idéogrammes (signes représentant des concepts) – à valeur constante ? Cela n'est pas certain.

Il semble donc bien que l'époque néolithique soit celle où l'on est passé, dans le monde égéen, des marques simples aux notations véritablement symboliques. Il n'est pas sûr pour autant que ces notations fonctionnent déjà comme des signes: aucun objet assimilable aux calculi du Proche-Orient n'a été jusqu'à présent identifié de façon certaine dans le monde égéen.

## Le Bronze Ancien: les signes associés à un outil et le premier système de notation

Au III<sup>e</sup> millénaire, l'écriture est déjà pratiquée en Mésopotamie et en Egypte. Dans le monde égéen, cependant, l'évolution est plus lente et suit des lignes différentes. C'est ainsi qu'à partir du Bronze Ancien II (milieu du III<sup>e</sup> millénaire), ce sont des *sceaux* que l'on voit apparaître ici et que l'on connaît soit de façon directe, soit par leurs empreintes dans la terre crue. Ils sont encore loin d'être aussi nombreux qu'ils le seront aux périodes suivantes, mais ils sont bien attestés dans le Nord-Est de l'Egée (Poliochni), dans les Cyclades, en Crète (Myrtos, Messara), dans le Péloponnèse (Lerne, Némée: fig. 10) et en Grèce centrale (Hagios Kosmas, Hagia Irini); à partir du début du II<sup>e</sup> millénaire, ils deviendront très courants, principalement en Crète. Ce sont des objets de formes très diverses (zoomorphe, conique, pyramidale, prismatique, cylindrique, en cheville...), façonnés dans des matériaux également très variés (terre cuite, métal, ivoire et surtout pierres diverses), et ils portent, en général sur leur base, des motifs gravés en creux, qui sont eux aussi extrêmement divers, mais essentiellement géométriques pour le moment.

Ces objets sont d'abord des outils, dont la fonction est de reproduire commodément et identiquement un motif donné, quel que soit le but de l'opération: il peut s'agir en fait soit d'imprimer un décor, par exemple sur un vase (on en connaît de nombreux cas dans les Cyclades), soit d'imprimer une marque de potier sur un vase, comme on le voit à Lerne en Argolide.

Une partie d'entre eux, toutefois, reçoivent une autre fonction, comme le montre, entre autres, la série de Lerne. On a là, en effet, une série d'empreintes (fig. 11) qui appa-

raissent sur des cachets de terre crue, qui n'ont été conservés que parce qu'ils ont plus ou moins cuit dans l'incendie de la maison des Tuiles. Ces cachets portent, du côté opposé à l'empreinte, les traces tout à fait nettes d'une cheville de bois et d'une ficelle enroulée deux ou trois fois autour d'elle: chacun d'eux a donc été appliqué autour d'une cheville sur laquelle s'enroulait une ficelle (fig. 12). La cheville sert à retenir la ficelle, constituant ainsi avec elle un système de fermeture, et le cachet de terre, portant l'empreinte d'un sceau, scelle l'ensemble en le protégeant contre toute violation. La fermeture est appliquée sur un objet en bois, coffre ou porte, ou encore sur un couvercle de jarre. Le sceau est alors, par son empreinte, l'instrument d'un contrôle exercé sur les provisions du groupe.

En même temps, chaque sceau correspond probablement à un individu et/ou à une fonction. En ce sens, il ne "signifie" rien de particulier, mais il symbolise – grâce à la diversité des motifs, jamais strictement identiques – l'autorité, privée ou administrative, qui détient le pouvoir de contrôler les réserves. Ce n'est pas alors le motif en tant que tel – encore qu'il puisse, bien sûr, être chargé d'allusions et d'intentions – qui symbolise cette autorité, c'est l'unicité de ce motif, l'identité stricte de l'empreinte et de la face gravée du sceau. Le sceau fonctionne alors comme symbole de la personne et/ou de l'autorité qui exerce le contrôle.

Un sceau peut servir parfois, on vient de le rappeler, à imprimer une *marque de potier*. Les deux usages apparaissent en effet au cours de la même phase, le Bronze Ancien II, en particulier à Myrtos (Crète) et à Lerne. Mais il s'agit pour le reste de deux ensembles bien distincts. Les marques dites de potier (cf. fig. 13) apparaissent toujours sur des vases, de divers types, souvent sous le bord ou près de la base. Toujours exécutées avant la cuisson, elles sont le plus souvent incisées et constituées d'un motif géométrique très simple. Leur fonction n'est pas connue avec certitude, mais le fait qu'elles soient exécutées avant la cuisson des vases exclut qu'elles puissent servir à désigner le contenu futur de ces vases et légitime assez bien l'appellation de marques de potier. Est-ce à dire qu'il s'agisse de la "signature" d'un potier ou de la marque d'un atelier? Ce n'est pas très vraisemblable. Peut-être faut-il plutôt introduire une distinction entre celles qui se présentent comme des séries de traits machinalement incisés sur le rebord ou la base des vases et qui se rattacheront plutôt au domaine du décor, et celles qui, utilisant un motif plus complexe, sont associées à des formes précises (pots à bec, amphores...) et pourraient avoir un rapport avec l'utilisation de ces vases, en indiquant par exemple leur capacité en unités de mesure? Quoi qu'il en soit, il s'agit là d'un véritable système de notation, composé de signes différents et très probablement plus répandu que ne le laissent aujourd'hui supposer les publications, reflétant en cela des périodes où les archéologues ne s'intéressaient guère à elles.

A la fin du III<sup>e</sup> millénaire, le monde égéen connaît donc l'usage des sceaux comme instruments de contrôle économique et celui des marques de potier comme système de notation. Il lui reste, pour accompagner l'adoption du système palatial, à leur donner une diffusion nettement plus large et surtout à compléter le processus qui conduit aux véritables systèmes d'écriture.

## **Le Bronze Moyen et le début du Bronze Récent: les premiers systèmes d'écriture**

La période des premiers (2000 – 1750 av. J.-C.) et celle des seconds palais (1750 – 1450) marquent l'apogée des systèmes de signes dans le monde égéen: elles voient en effet la diffusion des systèmes de notation et l'apparition des systèmes d'écriture.

Avec l'apparition des premiers palais, c'est tout d'abord l'emploi des *sceaux* qui connaît une diffusion considérable, bien qu'elle ne soit que partiellement reflétée par les quelques milliers d'objets – sceaux et empreintes – que l'on connaît aujourd'hui et qui forment parfois, comme à Phaistos et à Monastiraki (Crète occidentale), des séries impressionnantes. Les matériaux se diversifient, comprenant désormais des pierres dures (cornaline, agate, cristal de roche...) et des pierres exotiques. De la même façon, les formes deviennent plus nombreuses et les motifs s'enrichissent considérablement: on y voit apparaître des signes d'écriture et surtout des motifs figuratifs – paysages, végétaux, animaux, constructions, personnages... –, parfois organisés en véritables scènes.

Toute une série, à partir du Bronze Moyen, paraît avoir une valeur plutôt talismanique. Mais la plupart servent, comme on l'a noté à propos du Bronze Ancien, à protéger des systèmes de fermeture. Le principe reste le même: c'est d'instituer un moyen de contrôle sur le niveau des réserves de consommation. Chaque fois qu'un prélèvement doit être fait, le dernier scellé est brisé (et conservé en archives), puis il est refait après le prélèvement, et cela peut se répéter plusieurs fois par jour. Quel que soit le motif gravé, il est le signe du personnage, privé ou officiel, qui exerce le contrôle et il a, comme on le voit au Proche-Orient, beaucoup moins d'importance que l'acte même de sceller.

Les *marques de potier* (fig. 13), elles aussi, se multiplient, principalement en Crète, dans les Cyclades et dans le Péloponnèse, au point que leur usage paraît, par approximation, caractéristique du Bronze Moyen. Les motifs, toujours simples et géométriques, sont désormais mieux connus: ce sont des flèches, des chevrons, des zigzags, des triangles, des croix, ainsi que des combinaisons de traits et de points; parmi les motifs les plus courants (fig. 14), on remarque la "main gantée" et le "bucrane", qui sont par ailleurs des signes de l'écriture hiéroglyphique et du linéaire A. Leur fonction pose les mêmes problèmes que pour la période précédente, mais on sait qu'il existe désormais des systèmes de mesure dans le monde égéen.

Les *marques dites de maçon* (fig. 15) constituent un second système ou du moins une seconde série, encore relativement simple, de notations symboliques. Ce sont des signes qui apparaissent, à partir du Minoen Moyen I (première phase du Bronze Moyen en Crète), presque exclusivement sur des blocs de pierre de taille et que l'on rencontre sur les principaux sites de l'île: il s'agit apparemment de signes d'écriture pour beaucoup d'entre elles, de simples signes géométriques pour d'autres (fig. 16). Elles méritent très probablement leur nom, car elles sont nécessairement liées au carrier qui a taillé les blocs ou au maçon qui les a mis en oeuvre; elles ne sont plus visibles, en tout cas, dans la construction définitive et c'est seulement la destruction des édifices qui a permis de les découvrir. Mais il ne s'agit, là encore, que d'un système réduit à un petit nombre de signes et ces signes ne sont jamais organisés en texte.

L'adoption du système palatial, à la fois regroupement politique à l'échelle d'une petite région et organisation centralisée de l'économie, suppose cependant une comptabilité et donc, presque par définition, l'utilisation d'un véritable système d'écriture. Le phénomène se produit avec un certain retard par rapport au Proche-Orient, mais on ne connaît pas ici – malgré le nom donné par Evans au premier système crétois – de forme pictographique de l'écriture: elle est d'emblée phonétique; et cette tendance à évoluer d'abord lentement, puis à brûler les étapes, est tout à fait caractéristique du monde égéen de l'Age du bronze.

Le premier système connu, lié à la construction des premiers Palais, porte aujourd'hui le nom d'*écriture hiéroglyphique crétoise*. Le nom est entièrement conventionnel, puisque

rien en dehors de la parenté formelle de quelques signes ne l'apparente aux hiéroglyphes égyptiens, encore moins à une quelconque écriture sacrée; mais il a le mérite de remplacer le terme de pictographique, adopté à tort par Evans lorsqu'il l'a reconnu et isolé au début du siècle, et de se distinguer aisément de ceux qui servent à désigner les systèmes postérieurs: linéaire A et linéaire B. Le hiéroglyphique, en tout cas, est crétois, même si une attestation isolée est apparue récemment à... Samothrace, sous la forme d'une empreinte de sceau inscrite.

On l'a signalé au passage, quelques marques de potier, certaines marques de maçon sont identiques à des signes hiéroglyphiques; deux petites centaines de sceaux portent des signes de cette écriture. Mais ce sont surtout des étiquettes, des barres et des tablettes de terre crue, retrouvées aujourd'hui grâce aux incendies qui les ont plus ou moins cuites, qui nous fournissent l'essentiel des documents connus. On a pu ainsi dresser un tableau de tous les signes qui constituent le système (fig. 17) et qui sont assez analogues aux motifs que l'on trouve sur l'ensemble des sceaux de l'époque. Certains de ces signes évoquent des figures géométriques (croix, triangle, zigzag...), d'autres des objets (bâtiments, haches, vases, bateau, soleil, lune...), d'autres encore des fleurs ou des plantes, des animaux (insectes, poisson, oiseaux, quadrupèdes...), des personnages ou des parties du corps humain (oeil, main, jambe...); certains signes enfin ne nous "rappellent" rien. Mais on ne peut tirer de ces ressemblances, pour le moment, qu'une indication vague sur l'origine possible des signes: leur valeur est un autre problème.

Sur ce dernier point, c'est plutôt, en fait, le nombre des signes qui permet de raisonner. En effet, là où Evans en avait recensé 135, on n'en compte plus aujourd'hui, à la suite d'une étude rigoureuse et exhaustive, qu'environ 90. Il s'ensuit immédiatement qu'il ne peut pas s'agir d'un système pictographique, c'est-à-dire d'un système où les *notions* seraient représentées par des signes figurés ou symboliques, ni d'un système logographique, où les *mots* seraient représentés par des signes, car il n'y a pas assez de signes pour cela. Il ne peut s'agir que d'un système phonétique, où des *sons* sont représentés par des signes symboliques. Mais ce n'est pas non plus un système alphabétique, car il dépasse de loin les deux ou trois dizaines de signes qui suffisent dans ce cas. C'est donc très certainement un système syllabique, où chaque signe représente une *syllabe*, et l'on peut même préciser que ce syllabaire est de type ouvert: chaque signe représente un groupe consonne + voyelle (de type ba, be..., da, de...) ou bien une voyelle seule (a, e...). C'est déjà le système qui sera celui du linéaire A et du linéaire B et cette parenté, qui ne concerne pas nécessairement la langue elle-même, est encore soulignée par une constatation supplémentaire. En plus des signes d'écriture, en effet, il y a déjà, en nombre inconnu, mais clairement présents, ce qu'on appelle des idéogrammes et qu'il serait plus exact de nommer des logogrammes, c'est-à-dire des signes notant, non pas des syllabes ni des notions, mais des *mots* entiers. Ce mode de notation en quelque sorte sténographique n'empêche pas nécessairement toute interprétation des idéogrammes, comme le montre le cas du linéaire B à la fin de l'Age du Bronze, mais il risque d'en rendre la lecture proprement dite extrêmement difficile.

La langue – à supposer qu'il n'y en ait qu'une – qui est notée par l'écriture hiéroglyphique reste, aujourd'hui encore, totalement inconnue. On n'a pu ni la déchiffrer ni la lire ni même l'identifier: on ne sait donc pas à quel groupe elle appartient. Il ne semble d'ailleurs pas que l'on soit près de parvenir à un résultat sur ces questions, car les documents dont on dispose sont tout simplement trop peu nombreux. En dehors des signes isolés, on ne connaît guère, en effet, qu'une centaine de "textes" – si l'on entend par là des

inscriptions comportant au moins deux signes ! – et ces “textes” ne comportent chacun, au mieux, qu’une dizaine de signes; leur nombre total, en outre, n’atteint pas les 300.

Paradoxalement, en revanche, on sait très bien ce que sont ces “textes”: il s’agit d’archives comptables. Comment pouvons-nous en être sûrs dans une telle situation ? Une première raison est qu’ils se présentent comme les textes en linéaire B, d’époque mycénienne, qui eux sont déchiffrés et sont en effet surtout des archives comptables. Une deuxième raison, qui renforce la précédente, est qu’ils sont littéralement truffés de chiffres et que ces chiffres sont très reconnaissables (fig. 18); ils permettent même de dire que l’on est en présence d’une numération décimale comme celle que nous utilisons aujourd’hui.

L’écriture hiéroglyphique crétoise, comme les écritures proche-orientales, est donc bien, avant tout, un outil de contrôle de l’activité “économique”, outil que l’on doit supposer placé entre les mains de scribes. Elle sert d’une part à rendre plus précis et plus pratique le contrôle des mouvements de denrées et de personnes, d’autre part et surtout à permettre un enregistrement de ces mouvements, puis un archivage des documents correspondants. Et ce sont ces documents, archivés ou non, qui nous parviennent à la faveur des incendies (fig. 19). Mais il n’est pas exclu qu’elle ait aussi servi, comme les écritures proche-orientales, à noter des textes historiques ou littéraires: simplement on n’en a retrouvé aucune trace pour le moment.

Le second système d’écriture du monde égéen, le *linéaire A*, apparaît avec la construction des seconds Palais. Il est vrai qu’on rencontre encore, quelquefois, du hiéroglyphique dans des contextes néopalatialux: c’est le cas dans la maison A de Zakros, où des empreintes de sceau hiéroglyphique sont associées à des documents en linéaire A; c’est aussi le cas au Palais de Malia, où des tablettes en hiéroglyphique ont été trouvées avec d’autres tablettes en linéaire A, dans un dépôt daté du Minoen Moyen III. Mais ce sont des cas exceptionnels et, en ce qui concerne les sceaux, il peut s’agir simplement d’objets gardés par habitude, sans que la lecture joue un rôle. En règle générale, cependant, le linéaire A est bien associé à la période des seconds Palais.

Les signes sont un peu moins nombreux que dans le cas du hiéroglyphique: on en compte, après étude critique, environ 70 (fig. 20). Ils sont, pour le tiers d’entre eux, analogues à des signes du hiéroglyphique et l’on peut donc supposer qu’ils ont été hérités de ce premier système. Mais tous les autres sont différents et l’on ne sait pas d’où ils peuvent provenir. On observe en tout cas une tendance très nette: c’est la diminution du nombre des signes “figuratifs” (“vase”, “oiseau”, “femme”...) et l’augmentation corollaire du nombre des signes géométriques.

Le système d’écriture peut être défini par le même raisonnement qu’à propos du hiéroglyphique: les signes sont trop peu nombreux pour un système pictographique ou logographique, trop nombreux pour un système alphabétique; il s’agit donc, pour la seconde fois, d’un système syllabique et très probablement encore d’un syllabaire de type ouvert. Comme le hiéroglyphique, il est complété par des logogrammes, conventionnellement appelés idéogrammes. Il y en a peut-être 250, mais on n’en connaît pas exactement le nombre, d’autant que l’on n’est jamais sûr de les avoir tous rencontrés; mais on voit au moins qu’il en existe deux catégories: d’une part des idéogrammes simples, correspondant effectivement à un mot, d’autre part des idéogrammes complexes, qui sont en fait ce qu’on appelle des ligatures et qui représentent la combinaison sténographique soit d’un idéogramme simple et d’un syllabogramme, soit de deux syllabogrammes. Leur emploi ne nous facilite pas la lecture !

La langue est tout aussi inconnue que dans le cas du hiéroglyphique. Bien que le linéaire A fascine systématiquement les amateurs d'énigmes et que l'on compte à ce jour une centaine de tentatives de déchiffrement, jamais confirmées, on ne sait même pas si c'est encore la même langue, notée dans une écriture différente, ou si c'en est une autre. Mais les perspectives de recherche sont nettement meilleures que pour le hiéroglyphique: les "textes" sont cette fois au nombre de 500, c'est-à-dire cinq fois plus nombreux. Il suffirait que ce nombre soit multiplié par trois pour que la perspective d'un déchiffrement ne soit plus invraisemblable. En attendant, les spécialistes, une fois la documentation réunie et publiée en un corpus aussi rigoureux que possible, font l'hypothèse que certains signes communs au linéaire A et au linéaire B ont dû avoir la même valeur dans les deux écritures: c'est ainsi qu'ils ont pu proposer d'identifier une douzaine de syllabogrammes qui noteraient le même son (homophones) et de reconnaître au moins deux idéogrammes, celui du vin et celui des figues, qui seraient identiques dans les trois écritures. De proche en proche, on peut espérer progresser ainsi, mais il n'est pas exclu que, comme dans le cas de l'étrusque, on arrive à lire les signes sans comprendre la langue: ce ne serait certainement pas négligeable, mais un peu frustrant.

Il paraît certain, d'ores et déjà, qu'il s'agit d'une langue à flexion, et sans doute plus précisément d'une langue à déclinaison. On spéculé beaucoup sur son appartenance linguistique et l'on invoque tour à tour un substrat indigène non indo-européen, une origine anatolienne, etc. Mais il faut bien reconnaître qu'il n'y a pas là grand'chose de solide: il est simplement commode d'attribuer à un substrat, ou à une langue dite crétoise, tout ce qui, aux périodes suivantes, aura un aspect non hellénique; et c'est en effet ce que font nombre d'hellénistes, adoptant en cela une solution de facilité dont la fragilité est manifeste.

L'usage de signes d'écriture sur des sceaux ayant définitivement disparu, les documents en linéaire A appartiennent en fait à deux grandes catégories très inégales. Il s'agit d'un côté de signes ou de groupes de signes incisés ou peints sur des objets (blocs architecturaux, vases de pierre ou de céramique, "tables à libations", bijoux d'or ou d'argent, objets votifs en métal...). Mais les plus nombreux sont des documents d'archives (fig. 21), c'est-à-dire soit des tablettes, lames, etc., carrées ou rectangulaires, soit des "étiquettes" (rondelles, scellés, nodules...), qui sont toutes en terre crue et ne nous ont été conservées que par des incendies.

Ces documents proviennent de toute une série de sites minoens, grands et petits, qui sont situés non seulement dans l'Est et le Centre, mais aussi dans l'Ouest de la Crète. En dehors de l'île, on en a trouvé dans les Cyclades de l'Ouest, à Cythère et en Laconie. Cette répartition signifie donc en premier lieu que le linéaire A n'est pas limité aux seuls sites palatiaux, mais largement répandu en dehors d'eux; ensuite qu'il est diffusé, autour de la Crète, dans la partie méridionale du bassin égéen. Cela correspond à ce qu'on suppose être la zone d'influence minoenne, mais aussi, ne l'oublions pas, aux endroits où l'on a fait des fouilles, surtout à date récente: on peut donc raisonnablement s'attendre à en voir apparaître dans de nouveaux endroits.

La nature des textes, une fois encore, est bien connue. En dehors de quelques dédicaces, il s'agit essentiellement d'archives comptables, que l'on reconnaît pour les mêmes raisons que dans le cas du hiéroglyphique. Et ces archives nous présentent des dénombrements, toujours dans un système décimal, de matières premières, de produits manufacturés, de denrées alimentaires, d'animaux, d'hommes et de femmes... L'écriture linéaire A est donc, comme le hiéroglyphique, avant tout un outil de contrôle économique, utilisé dans les

palais par des scribes, mais aussi dans d'autres cadres: administration locale, riches particuliers... Ces documents, archivés ou non, nous parviennent grâce aux incendies qui ont ravagé les bâtiments. Mais, une fois de plus, on ne peut pas exclure que l'écriture en usage ait aussi servi, comme ailleurs, à noter des textes historiques ou littéraires: le fait qu'aucune trace n'en ait été jusqu'ici retrouvée n'est pas véritablement décisif.

## Conclusions

L'écriture dans le monde égéen est apparue avec le système palatial et, après l'apogée du linéaire B à l'époque mycénienne, elle disparaîtra quelques siècles pour renaître, à l'époque historique, sous la forme du grec alphabétique. Mais les faits qui viennent d'être rappelés montrent qu'elle n'est pas née de rien et que tout un cheminement, dont on pourra, au choix, admirer la rapidité ou souligner la lenteur, a précédé ce stade: l'homme est passé de l'emploi de la marque simple à celui du signe isolé, puis au signe utilisé comme outil de gestion et aux premiers systèmes de notation, enfin seulement aux systèmes complets d'écriture; et comme nous le faisons aujourd'hui avec nos outils de communication, il a bien vu l'intérêt qu'il y avait à la fois à généraliser et à combiner entre elles les différentes solutions. La pression des besoins concrets et immédiats est restée manifestement forte tout au long de cette évolution, mais elle ne doit pas faire oublier les choix qui, à chaque étape, ont été opérés et qui, eux, nous demeurent dans une large mesure inaccessibles.

TREUIL, R. The apparition of writing in the Aegean world in the Bronze Age. *Classica*, São Paulo, 11/12, p. 99-121, 1998/1999.

---

**RÉSUMÉ:** Cet article vise à remettre en perspective les étapes qui ont conduit, dans le monde égéen, à l'apparition de l'écriture, ainsi qu'à en discuter les causes possibles. Le Néolithique voit le passage de la marque simple, héritée du Paléolithique, au signe véritable, que l'on inscrit sur une tablette ou une plaquette, les *pintaderas* et les soi-disant "pré-écritures" n'ayant probablement rien à voir avec ce fait. Le Bronze Ancien, en adoptant le sceau comme instrument de contrôle, associe le signe à l'outil et, avec les marques de potier, utilise le premier système de notation connu dans la région. Avec l'apparition du système palatial, la Crète amplifie les usages précédents et y ajoute un second système de notation, représenté par les marques de maçon; mais surtout elle adopte l'écriture hiéroglyphique, puis le linéaire A, pour les besoins de la comptabilité palatiale et privée.

**MOTS-CLÉS:** Egée; Balkans; Crète; Néolithique; Age du Bronze; *pintaderas*; plaquettes; signes; sceaux; pré-écritures; écritures; tablettes; marques de potier; marques de maçon; hiéroglyphique; linéaire A.

---

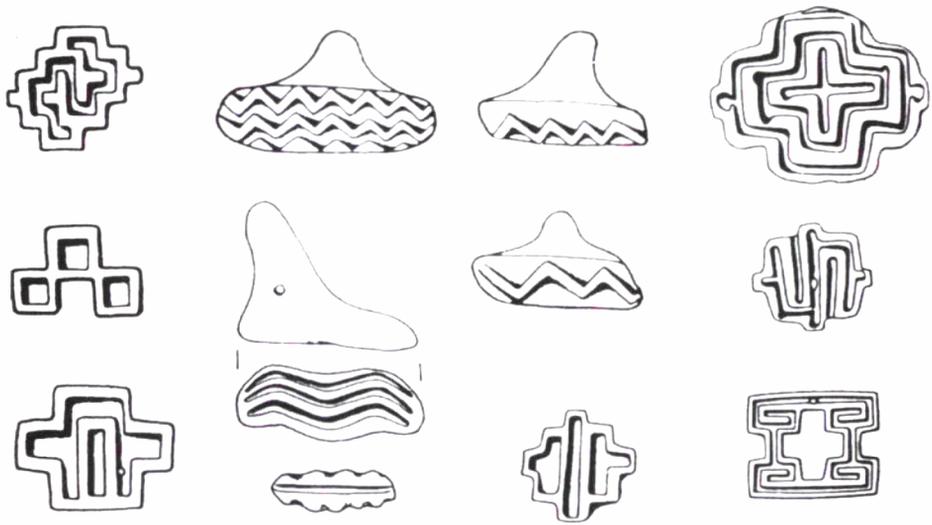


Fig. 1 – “Pintaderas” néolithiques de Thessalie.



Fig. 2 – Cylindres néolithiques de Sitagri (Macédoine orientale).



Fig. 3 – “Disque” néolithique de Karanovo (Bulgarie).



Fig. 4 – “Disque” néolithique de Dikili Tash (Macédoine orientale).



Fig. 5 – Vase néolithique de Gradeshnitsa (Bulgarie).

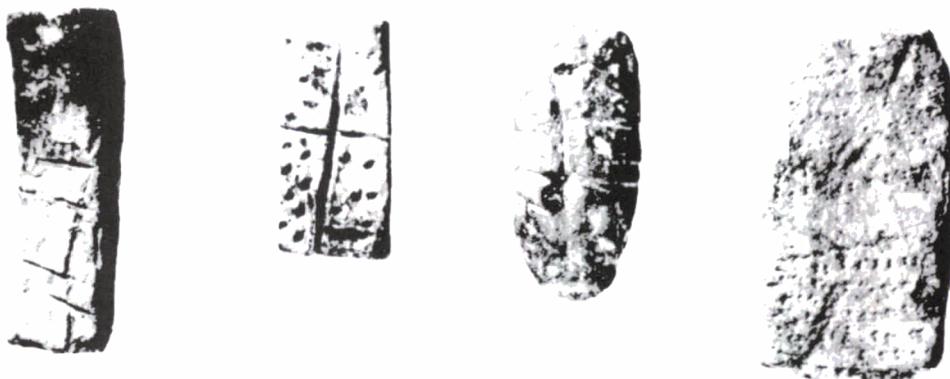


Fig. 6 – Tablettes néolithiques de Thessalie.

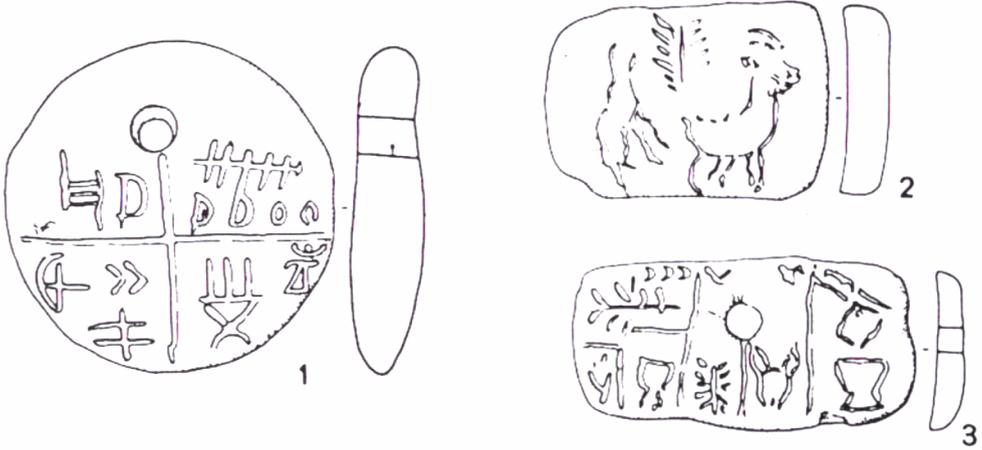


Fig. 7 – Tablettes de Tartaria (Roumanie).



Fig. 8 – Signes (?) sur une plaquette néolithique de Dispilio (Macédoine occidentale).

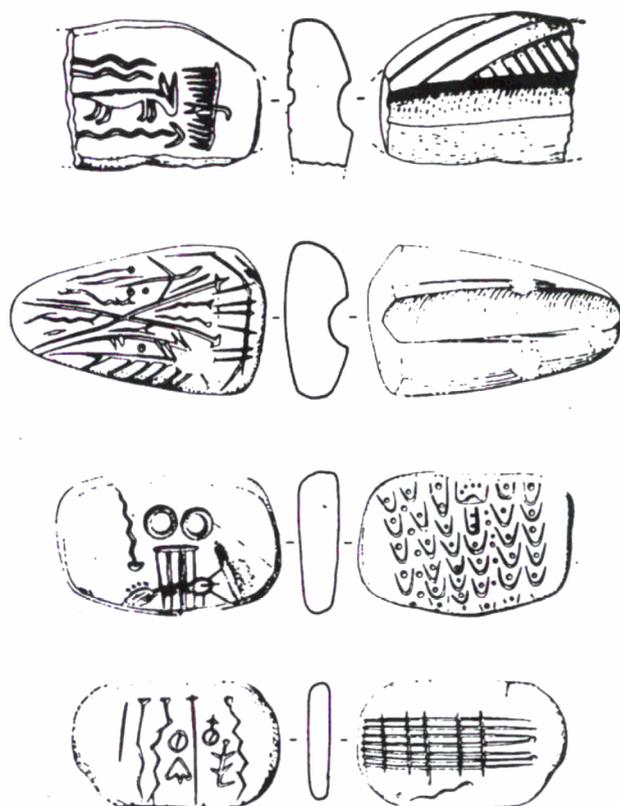


Fig. 9 – Pierres à rainures et plaquettes gravées néolithiques de Jerf el Ahmar (Syrie).

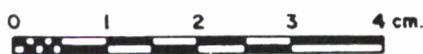
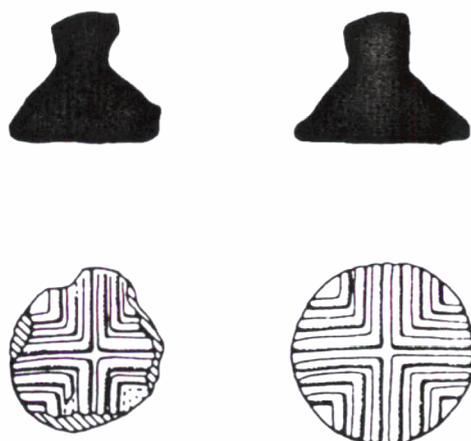


Fig. 10 – Sceau B.A. II de Némée (Péloponnèse).

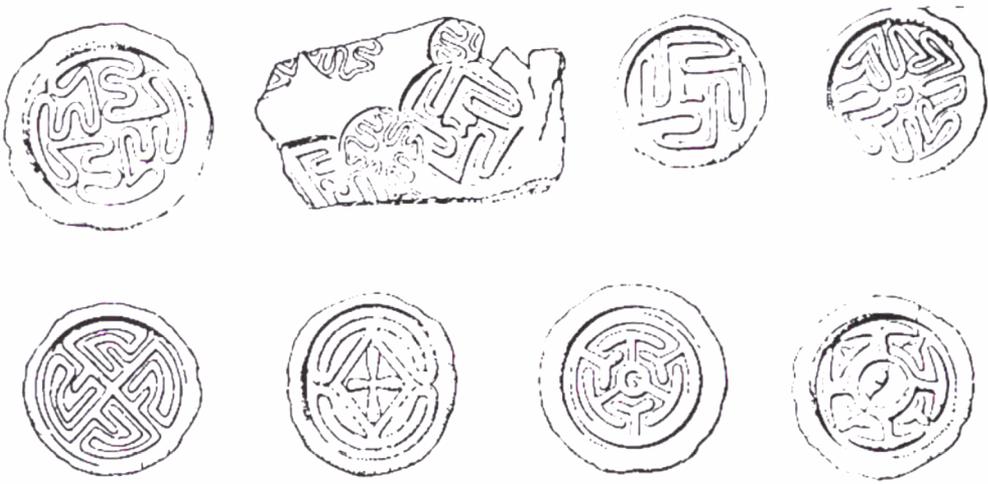


Fig. 11 – Empreintes de sceau B.A. II de Lerne (Péloponnèse).

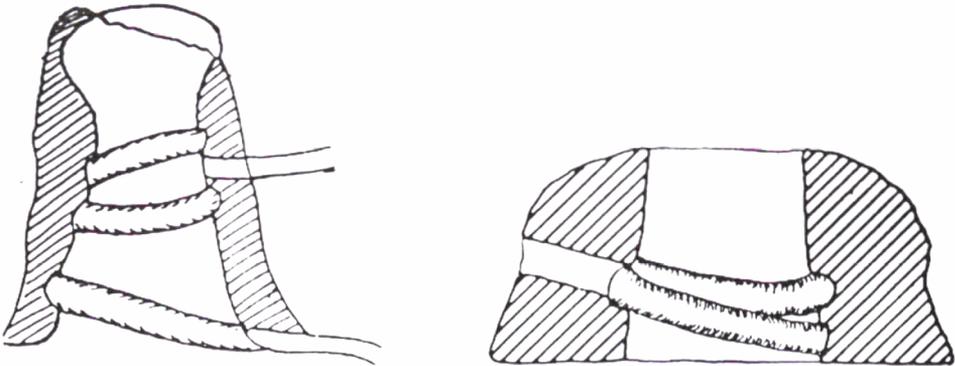


Fig. 12 – Utilisation des sceaux sur cachets de terre crue.



Fig. 13 – Marques de potier M.M. II de Malia (Crète).

TABLEAU DES SIGNES			
	Ia	Ib	III
005			
006			
008			
009			
011			
013			
016			

Fig. 14 – Marques de potier M.M. II de Malia (Crète).



Fig. 15 – Marque de maçon de Knossos (Crète).

			KNOSSOS		MALLIA	PHAISTOS
Double Axe			4			
			20			
			156	180	17	25
Trident				120	14	40
						
Star	8		75			
	7		8			
	6		31			
	5		4	118	46	39
Branch			68			
						
Gate			10	78	22	30
						
Cross			56		-	-
						
Cross	simple		6			
	pommée		44	50	2	13
Distaff			37		-	-
						
Bras levés			25		8	19
						
						
Arrow			22		9	-
Eta			17		2	7
Thunderbolt			14		-	8
Window			7		-	6
Dumb bell			5		2	11
Hockey sticks			5		-	-
Square			3		-	-
						
Snake			2		4	5
Singletons			19		?	?

Fig. 16 – Marques de maçon minoennes.



	1	10	100	1000	10000
H		•	 1 2	◊	
A		• 3 4	○	⊕	
B		—	○	⊕	⊕

Fig. 18 – Notation des chiffres dans les écritures égéennes.



Fig. 19 – Tablette de comptabilité en hiéroglyphique de Malia (Crète).

INSCRIPTION EN LINEAIRE A

TABLEAU DES SIGNES STANDARDISÉS DU LINEAIRE A

AB 01		AB 21		AB 31		AB 54		AB 76		AB 123	
AB 02		AB 21 <sup>f</sup>		AB 34		AB 55		AB 77		AB 131a	
AB 03		AB 21 <sup>m</sup>		AB 37		AB 56		AB 78		AB 131b	
AB 04		AB 22		AB 38		AB 57		AB 79		A 131c	
AB 05		AB 22 <sup>f</sup>		AB 39		AB 58		AB 80		AB 164	
AB 06		AB 22 <sup>m</sup>		AB 40		AB 59		AB 81		AB 171	
AB 07		AB 23		AB 41		AB 60		AB 82		AB 180	
AB 08		AB 23 <sup>m</sup>		AB 44		AB 51		AB 85		AB 188	
AB 09		AB 24		AB 45		AB 65		AB 86		AB 191	
AB 10		AB 26		AB 46		AB 66		AB 87		A 301	
AB 11		AB 27		AB 47		AB 67		A 100/102		A 302	
AB 13		AB 28		AB 49		AB 69		AB 118		A 303	
AB 16		A 28b		AB 50		AB 70		AB 120		A 304	
AB 17		AB 29		AB 51		AB 73		A 120b		A 305	
AB 20		AB 30		AB 53		AB 74		AB 122		A 306	

Fig. 20 – Signes du linéaire A.

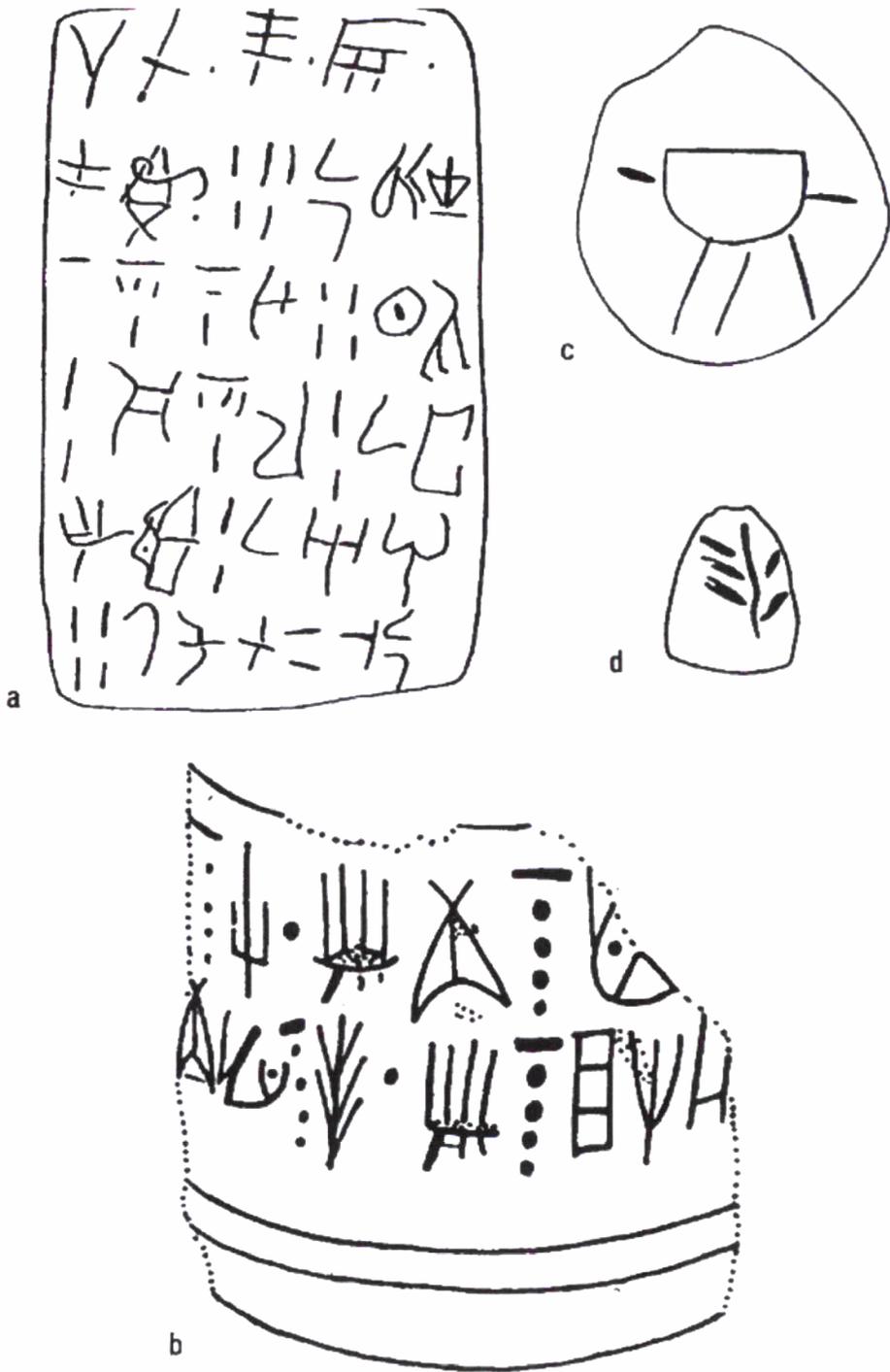


Fig. 21 - Documents en linéaire A.